

La République Française célèbre, en cette année 1989, le bicentenaire de la "Grande Révolution" avec un faste sans égal ; à titre de symbole, le ministre de la culture a inclus le mot dans sa titulature. C'est dire qu'aux yeux de la France contemporaine la révolution de 1789 constitue une rupture capitale dans son histoire ; alors serait né l'homme nouveau, celui qui allait régénérer la société française et l'humanité tout entière.

Or dans cette seule idée transparait déjà l'antiquité. Une antiquité qui, en fait, ne s'était peut-être jamais résignée à mourir tout à fait depuis que la structure politique romaine avait disparu. Sans remonter trop loin, on voudra bien se souvenir que, dès le XIV^e siècle, Pétrarque croit distinguer un renouveau des lettres romaines, que pour la première fois en 1469 on parle de *media tempestas*, de *media aetas* depuis 1551, de *moyen âge* en 1572 (sous la plume du juriconsulte Pithou) ; en 1798 le dictionnaire de l'Académie affirme : "On appelle Moyen-Age le temps qui s'est écoulé depuis Constantin jusqu'à la renaissance des lettres au XV^e siècle."

Ainsi donc cette "renaissance des lettres" fait revivre l'antiquité et donne aux hommes le sentiment de changer d'époque. Ce n'est là qu'une étape, une étape littéraire et artistique surtout. Sous l'angle politique la Renaissance avait eu lieu lorsque les légistes avaient attribué au Capétien les pouvoirs de l'empereur romain ; à moins qu'elle n'ait eu lieu plus tôt lorsque Charlemagne était devenu le nouvel Auguste, ou même...

Fixons-nous des repères plus précis. Nous constatons que sous la Révolution un syncrétisme s'opère entre culture antiquisante, art antiquophile et politique antiquophobe. L'homme de 89 imite en cela celui de la Renaissance ; il a, comme lui, le sentiment d'être si original, si différent, qu'il parvient à changer le monde.

Par voie de conséquence, il rejette aussi bien le Moyen Age, obscur, "féodal", que la monarchie d'Ancien Régime, oppressante, "gothique". Toutefois, sapant les bases mêmes de la réalité politique, il doit construire un nouveau schéma ; afin de ne pas perpétuer les erreurs des siècles passés, il va chercher ailleurs ses inspirations ; en Angleterre et en Amérique pour s'y trouver une légitimité philosophique, dans l'antiquité (gréco-romaine essentiellement) pour y quérir une légitimité historique.

Le référent antiquisant sous la Révolution se présente donc comme un "montage", un trucage, une nécessité. Ce rappel permet de repenser le système politique à travers le filtre de critères nouveaux. En effet, d'une part il autorise une redéfinition du Bien et du Mal (et se présente bicéphale, tel Janus jadis), d'autre part il rassure et protège par le biais d'une culture enfantine (tel Cerbère, il veille au chevet des interrogations philosophiques). Dans un premier temps, donc, nous suivrons ce cheminement conduisant de Janus à Cerbère.

Par ailleurs, ce rappel à l'antiquité se veut opérationnel : au niveau des principes, il se coule dans les rouages de la pensée du XVIII^e siècle, à titre de caution ; il ne s'y substitue pas. Quant au niveau des réalisations qu'il sous-tend, il se présente comme une justification souvent, comme un modèle parfois. A bien regarder ces mécanismes de réemploi, on se demande si les révolutionnaires n'avaient pas trop lu l'abbé Barthélémy (1) ; leur démarche est en effet identique : l'antiquité n'est qu'un prétexte pour eux de décrire un nouvel ordre des choses. C'est pourquoi, dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur l'apprentissage du monde de ces nouveaux Anacharsis.